

redécouverte par des marins hollandais, puis elle est oubliée jusqu'à ce que des commerçants de La Réunion demandent au gouvernement français d'en prendre possession, en 1843, ainsi que de sa voisine l'île Saint-Paul, afin qu'ils puissent exploiter les langoustes. En 1871, une famille réunionnaise s'installe sur l'île Amsterdam, mais elle en repart la même année abandonnant quelques bovins qui allaient se multiplier.

Le Malouin Nicolas Marion-Dufresne, capitaine de la Compagnie des Indes, voulait être le premier à explorer ce nouvel Eldorado, plus au Sud. Chargé de ramener à Tahiti un indigène qui avait suivi Louis Antoine de Bougainville jusqu'en France, il change de destination au décès de son passager, mais ne trouve que les îles Crozet. Dépit, il poursuit vers la Nouvelle-Zélande, où il est massacré par les Maoris, en 1772. Un mois après la mort de Marion-Dufresne, Yves de Kerguelen, officier de la Marine royale lancé dans cette «course au trésor», découvre l'archipel auquel on donnera son nom. À son retour à la Cour, il annonce un peu vite la découverte du fameux continent austral et de ses richesses entrevues. Il doit reconnaître son erreur après y être retourné deux ans plus tard et sa légèreté le conduit à la Bastille, d'où la Révolution française le sortira. L'explorateur anglais James Cook, alors qu'il est aussi en train de ramener un Tahitien chez lui, fait un crochet par l'île Kerguelen où il débarque à la fin de l'année 1776. Il en fait le tour... et la nomme île de la Désolation.

Les récits désillusionnés des découvreurs attirent pourtant une nouvelle vague d'aventuriers. Car l'abondance des éléphants de mer et des otaries dans ces îles subantarctiques vierges est devenue une source de profit à une époque où les villes s'éclairent à l'huile animale. Phoquières et baleiniers, souvent d'origine américaine, affluent et, en quelques dizaines d'années, les animaux marins sont menacés de disparition : les otaries s'éteignent pour une centaine d'années et les baleines sont menacées d'extinction par cette chasse industrielle. L'exploitation s'arrête entre 1930 et 1950 selon les régions, car la mise au point d'une huile minérale fait chuter les cours de ces richesses fragiles. Bien qu'elles soient dépourvues de richesses, ces îles du bout du monde n'ont pu rester à l'abri de la recherche du profit, mais, du moins, ont-elles conservé jusqu'à nos jours un patrimoine biologique unique au monde.

Autour des années 1950, une base permanente est mise en place par la France dans chacun des trois groupes d'îles des Terres australes et antarctiques françaises ainsi que sur l'archipel. Aujourd'hui, la recherche scientifique est la principale activité à terre et la pêche l'activité dominante en mer, mais, comme hier, la pression est grande sur les richesses biologiques, non par les sociétés françaises qui observent des quotas, mais par les pêcheurs sous pavillon de complaisance qui écument les eaux internationales, voire françaises.

La souveraineté de l'État français sur les îles de l'océan Indien est assurée par l'administration des Terres australes et antarctiques françaises, dont le siège est maintenant situé à La Réunion. Cet organisme, qui dispose d'une autonomie administrative et financière, est placé sous la tutelle du Secrétariat d'État à l'Outre-mer. La station Dumont D'Urville, en terre Adélie, est gérée par l'Institut français pour la recherche et la technologie polaires, un groupement d'intérêt public situé à Brest, dont la tutelle principale est le ministère de la Recherche.

L'Institut français pour la recherche et la technologie polaires constitue surtout une agence de moyens permettant aux laboratoires métropolitains de mener leurs recherches polaires et subpolaires en disposant de la lourde logistique nécessaire dans ces régions ; par exemple, un bateau ravitailleur de 120 mètres de longueur, le *Marion-Dufresne*, qui constitue aussi le plus grand navire océanographique français est à leur disposition. Dans chacun des quatre districts austraux (Kerguelen, Crozet, Amsterdam et terre Adélie), il existe une base à vocation scientifique. Depuis quelques années, l'Institut français pour la recherche et la technologie polaires anime aussi la recherche arctique, s'appuyant en particulier sur la base Jean Corbell, au Spitzberg, qui accueille depuis longtemps les chercheurs français, et dont les bâtiments ont été récemment rénovés.

La plus connue de ces îles est Kerguelen : sa superficie, égale à 7 000 kilomètres carrés, est comparable à celle de la Corse et sa longueur de côtes à celle de la France. Plus modeste dans ses dimensions, l'archipel Crozet (500 kilomètres carrés) est unique par sa richesse en oiseaux marins : 36 espèces s'y reproduisent, dont six espèces d'albatros et on y trouve 60 tonnes d'oiseaux par kilomètre carré, sans compter les éléphants de mer et les otaries !

Un patrimoine biologique unique, mais fragile

Comment peut-on expliquer la présence dans ces contrées rudes de la plus forte biomasse au monde ? Ces îles subantarctiques constituent les seules terres où viennent se reproduire les oiseaux et les mammifères marins qui se nourrissent sur les immensités océaniques environnantes, c'est-à-dire dans un rayon de 3 000 kilomètres à la ronde. Cette immense zone océanique est particulièrement riche : d'une part, les eaux froides sont très poissonneuses – c'est notamment le cas de l'océan Austral – et, d'autre part, trois fronts océaniques constituent des zones de contact entre masses d'eau de températures différentes ; cette configuration délimite quatre milieux marins qui abritent des proies abondantes et variées. Aussi toutes ces espèces de prédateurs marins les exploitent-elles, non seulement en surface, mais aussi en profondeur, de jour comme de nuit.

Dans les écosystèmes continentaux qui nous entourent, la matière organique se déverse par les fleuves, les terres enrichissant les mers. Dans les îles australes, c'est l'inverse. Les millions d'oiseaux et de mammifères qui se nourrissent dans les océans viennent se reproduire à terre et ils fertilisent les sols par leurs déjections, leurs mues et leurs cadavres.

Outre cette originalité de fonctionnement de ces écosystèmes insulaires, la faune et la flore sont très particulières, car ces îles océaniques jaillies du fond de l'océan ne sont accessibles que par l'eau ou par l'air. Les animaux et les plantes apportés par la mer ou par le vent ont évolué dans l'isolement, aussi ces communautés originales sont constituées de nombreuses espèces endémiques, c'est-à-dire qui n'existent qu'en cet endroit du monde. Comme les îles Galápagos ou Hawaï, ces sommets de volcans sous-marins sont des laboratoires de l'évolution.

Cette originalité a pour contrepartie une extrême fragilité, car l'introduction de rats, de chats, de chiens, de chèvres, de cochons ou de lapins bouleverse les équilibres établis